

Vincent GAYET

L'usage du terme relatiologie chez Sophie Peytavin

Ouverture

Dans son étude¹ consacrée à Montaigne, Sophie Peytavin propose une lecture ouverte du geste montaignien en le qualifiant de « *philosophe de terrain* ». En outre, elle y repère une dynamique relationnelle fondamentale qui traverse l'ensemble de l'expérience humaine telle que les *Essais* la déploient. Le geste de l'autrice, de manière discrète mais néanmoins magistrale, contribue à réintroduire la pensée montaignienne dans une perspective épistémologique où la relation constitue non un simple motif mais une véritable structure d'intelligibilité.

L'herméneutique rigoureuse menée par Sophie Peytavin permet en effet de repérer et de mettre en lumière les notions de contact, de rapport, de mouvement, de co-constitution, de maniement, de relation plutôt que d'entité : la description d'une pensée qui ne procède pas tant par concepts que par gestes. Au sein de ce cadrage, par là-même, le terme de *relatiologie*, de manière ponctuelle mais néanmoins significative, fait son apparition. Il ne s'agit pas l'autrice d'en proposer une théorie ; son usage est mobilisé pour nommer la manière dont Montaigne pense *par* et *dans* la relation.

A ce titre, la présente étude se propose d'examiner cette ouverture initiée par Sophie Peytavin et de montrer dans quelle mesure elle entre en résonance avec les principes de la *relatiologie* entendue comme épistémologie du lien humain. Précisons par ailleurs que cette démarche ne consiste pas à attribuer à l'autrice une intention qu'elle ne formalise pas, encore moins de projeter rétroactivement une théorie contemporaine sur la pensée montaignienne mais d'explorer la portée herméneutique de cette convergence. En ce sens, le travail précieux de Sophie Peytavin, au seuil où il conduit et l'orientation qu'il profile, nous semble trouver pleine générosité adressée à celles et ceux dont la marche se prolongerait en terres épistémologiques, ontologiques ou systémiques.

Geste relationnel chez Montaigne selon Sophie Peytavin

Dans son mouvement d'ensemble, Sophie Peytavin éclaire l'œuvre montaignienne en plusieurs temps forts : une pensée naissante du contact et de la relation plutôt que de l'abstraction ; un champ de forces plutôt qu'un système ordonné ; la primauté du lien plutôt que des entités qui le génèrent. Aux accents implicites d'inversion de l'ordre classique de la pensée, ces axes révèlent en eux-mêmes une orientation relationnelle profonde.

L'analyse de l'autrice révèle tout d'abord une dimension concrète et sensible du rapport au monde exprimée par Montaigne comme celui « *qui ne manie que terre à terre* »². Le registre

¹ Sophie PEYTAVIN. *Montaigne, philosophe de terrain ?* – HAL Open Science – février 2025.

² Montaigne, *Essais*, éd. É. Naya, D. Reguig-Naya et A. Tarrête, Paris, Gallimard, 2009, trois volumes

lexical du sensible – manier, toucher, manipuler, entrer en contact – invite à considérer que ce geste engage une relation vivante plutôt qu’une connaissance abstraite ; ainsi poursuit-elle : « *Manier terre à terre, c’est se mettre en relation, ou plus exactement accepter la rencontre et la relation, comme unique richesse* »³. En d’autres termes, ce geste du *maniement* constitue en lui-même un véritable processus relationnel constitutif doté d’une forte portée existentielle.

Sophie Peytavin insiste également sur le caractère dynamique des *Essais* qu’elle qualifie à ce titre en affirmant qu’ils « *ressemblent plus à un champ de forces qu’à un espace bien ordonné, déploient une dynamique plus que ne constituent une statique, favorisent le vecteur au point ou à la position.* »⁴. Le registre lexical ici mobilisé illustre significativement que Montaigne pense davantage en termes de forces que d’essences, en dynamiques plutôt qu’en structure figée, en vecteurs plus qu’en positions. Cette énumération forme en elle-même l’esquisse des conditions d’une pensée relationnelle et du champ dynamique qui la structure.

La primauté du lien est à son tour mise en relief de manière explicitement incarnée, lorsque Sophie Peytavin souligne avec raison que chez Montaigne, la relation précède les termes qu’elle relie : « *Quand je joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi, plus que je ne fais d’elle* »⁵. Ce passage illustre admirablement que ce qui compte là n’est ni l’homme, ni l’animal, mais le jeu en tant que relation : la primauté du lien comme condition d’émergence, non comme effet secondaire. En d’autres termes, sous des traits paradoxaux, la relation ne relie pas, elle fait advenir.

Enfin, la pensée comme mouvement est soigneusement relevée par l’auteur. Par sa plasticité et sa variation, Montaigne incarne davantage une pensée de mouvement plus qu’une pensée d’état en affirmant lui-même que ces qualités forment « *les plus belles âmes* »⁶. La plasticité dont il est ici question fait en germe office de condition ontologique : une manière d’être au monde fondamentalement relationnelle où le sens naît de la mobilité, de l’alternance et de la transformation. Par ce sillage, Peytavin affirme ainsi que : « *Le sens pratique plastique que nous déterminons est sens de notre condition.* »⁷.

Sans être thématiques chez Montaigne, ces éléments avancés n’en constituent pas moins la structure même de sa manière de vivre et de décrire l’expérience humaine ; à n’en point douter, les fondements d’une pensée relationnelle. Le présent écrit propose à ce titre l’ébauche d’une exploration formelle de l’ouverture initiée par Sophie Peytavin.

Convergence de l’ouverture de Sophie Peytavin à la relatiologie

De cette précieuse analyse naît l’occurrence de *relatiologie* qui intervient dans un contexte bien précis, celui d’une réflexion sur la centralité du lien chez Montaigne. Sophie Peytavin montre ainsi que l’auteur ne construit pas un système abstrait mais qu’il pense à partir de

(chaque volume correspond à un livre), vol. III, 13, 467.

³ Ibid. page 9

⁴ Sophie PEYTAVIN. *Montaigne, philosophe de terrain ?* – HAL Open Science – février 2025. Page 5.

⁵ Montaigne, *Essais*. II, 12, 179.

⁶ Montaigne, *Essais*. III, 3, 54.

⁷ Sophie PEYTAVIN. *Montaigne, philosophe de terrain ?* – HAL Open Science – février 2025. Page 7

l'expérience concrète, du contact avec les choses et les êtres. Dans ce cadre ouvert, le terme de *relatiologie* peut être compris comme une manière de nommer une orientation relationnelle de la pensée où l'expérience se comprend d'abord comme rencontre, interaction et transformation mutuelle. L'importance de cet usage introduit également que la relation puisse constituer un principe d'intelligibilité du réel : le lien comme dimension structurante de l'expérience humaine.

A ce titre, en une thèse forte, l'autrice affirme que « *la relation l'emporte sur les termes qu'elle relie, et qu'elle entre-constitue. Un tel relationnisme, si l'on veut éviter les prénotions que transportent le lexique du relativisme, s'illustre constamment dans les Essais et pourrait constituer leur modèle épistémologique, voire ontologique, original* »⁸. De son côté, la *relatiologie* formule cela comme un axiome ontologique : « *Le lien est réalité première : il constitue le plan originaire de l'expérience humaine* ». Les deux approches convergent pour affirmer que l'expérience humaine commence dans la relation, non dans les entités. Ainsi, ce que Peytavin nomme *relation* correspond, dans le cadre *relatiologique*, à une forme stabilisée du lien, tandis que le lien lui-même désigne la dynamique première, invisible, en mouvement, qui précède toute forme. Cette distinction éclaire rétroactivement la célèbre scène de la chatte : ce n'est pas une relation homme animal qui se joue, mais un lien qui, momentanément, prend la forme d'un jeu.

Comme nous l'avons rappelé précédemment, l'autrice montre que Montaigne pense dans le mouvement, l'ouverture et la variation. La *relatiologie* explicite cette dimension en affirmant que : « *le lien ouvre des temporalités qui n'existaient pas auparavant* ». Ainsi, la perspective dynamique prend la forme d'une structure temporelle. La souplesse montaignienne peut dès lors être lue non simplement en disposition morale mais aussi en capacité à discerner la temporalité du lien : un temps non linéaire, fait d'attente, de maturation, de transformation. Peytavin observe le mouvement ; la *relatiologie* en révèle la temporalité propre.

L'autrice insiste également sur la souplesse, la variation, l'alternance. La *relatiologie* en propose une formalisation : « *Le réel relationnel est ce qui tient dans l'écart entre l'ouverture et la stabilisation* ». Là où Peytavin parle de mouvement, la *relatiologie* parle de polarité : « *la tension orientée au sein du lien : attraction, répulsion, équilibre, déséquilibre, neutralisation* ». Ainsi, ce que Peytavin observe comme une alternance - entre retrait et engagement, entre constance et mobilité - devient, dans la *relatiologie*, une structure polarisée du lien. En ce sens, nulle contradiction chez Montaigne à habiter la tension qui constitue le réel relationnel.

De même, là où Peytavin écrit que « *manier terre à terre, c'est se mettre en relation* », la *relatiologie* permet de comprendre ce maniement comme une opération du lien en soutenant que : « *Le présent est l'opération même du lien : le point de tension où le mouvement devient état et l'état qui relance un mouvement* ». Ainsi, manier n'est pas un simple geste : c'est le moment où le lien se polarise, se stabilise, puis se relance. Le maniement montaignien peut ainsi ouvrir à une praxis relationnelle où le lien se discerne et s'incarne.

⁸ Ibid. page 9

Relecture de Montaigne par niveaux relationnels

Grâce à l'ouverture de Sophie Peytavin et à la formalisation de la *relatiologie*, Montaigne peut dès lors apparaître potentiellement comme un précurseur d'une épistémologie du lien.

Peytavin qualifie Montaigne de « *philosophe de terrain* »⁹, un être ancré au réel par son engagement dans un rapport direct, incarné et sensible. Le terrain montaignien ne serait donc nullement terre d'*état* mais terre de *mouvement* ; que serait en effet une terre en mouvement si ce n'est une immanence radicale ? Nul doute en ce sens à réhabiliter le sceptique comme attaché au champ relationnel, un milieu sans cesse mouvant. La *relatiologie* permet en outre de comprendre que si le mouvement ouvre le temps et que l'état stabilise l'espace, que l'un ouvre et oriente tandis que l'autre dépose et configure, ces deux opérations ne peuvent dès lors coexister sur le même plan ; la querelle partisane de l'immanence opposée à la transcendance, sous l'éclairage d'un réel nécessairement désynchronisé, tiendrait alors d'un problème de perception que de conception.

Quand il est alors question que la relation « *entre constitue* »¹⁰ les termes qu'elle relie, la *relatiologie* formule cela comme un axiome ontologique où « *le lien précède les entités : sujets, rôles et identités émergent au sein de champs relationnels préexistants* ». Ainsi, Montaigne n'est pas un sujet qui observe : il est un être relationnel, co-constitué par les liens qu'il habite. De la même manière, lorsque l'autrice montre que Montaigne pense dans le mouvement, la *relatiologie* précise que : « *la pensée se greffe sur un lien en cours de formation plutôt qu'elle ne le fonde* ». Ainsi, la pensée montaignienne n'est pas un outil de maîtrise : elle est une modalité du lien, une manière de l'accompagner, de le stabiliser ou de le relancer.

Cette double approche permet une relecture de l'œuvre de Montaigne comme une compréhension stratifiée de la relation. Loin de se limiter à une réflexion morale ou psychologique, les *Essais* déploient une véritable anthropologie relationnelle, articulée en trois niveaux : les relations ordinaires, la relation profonde, la relation comme condition de l'expérience. Ces trois niveaux trouvent une résonance directe avec les distinctions fondamentales de la *relatiologie* qui différencie : les formes stabilisées du lien, les champs relationnels intensifiés, le lien comme réalité première.

Montaigne distingue explicitement les relations ordinaires : celles qui naissent des circonstances, des intérêts ou des convenances sociales. Dans *De l'amitié*, il écrit : « *Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité* »¹¹. Les relations ici décrites sont circonstanciées, dépendantes de situations et faiblement transformatrices. Loin de mépriser ces formes relationnelles relevant de la sociabilité, Montaigne en souligne simplement la faible profondeur existentielle dont la fonction repose non pas sur la transformation de l'être mais sur l'organisation de la vie sociale. En corrélation avec la *relatiologie*, il convient d'évoquer le principe d'une forme stabilisée du lien : « *La relation est une forme momentanée*

⁹ Ibid. page 10

¹⁰ Ibid. page 9

¹¹ *Essais*. I, 28.

du lien, une configuration observable et située. Elle n'est jamais fixe, toujours en transformation » ; et encore : « *Nous associons spontanément le lien à un état [...] plutôt qu'à un effet ou à un processus* ». En somme, les relations ordinaires chez Montaigne correspondent à ce que la *relatiologie* nomme la stabilisation du lien, une forme déposée, un état relationnel identifiable. Elles sont le résultat visible d'un mouvement relationnel antérieur sans toute fois donner accès au lien lui-même : « *l'état pour la stabilisation d'un espace* ».

Le second niveau relationnel chez Montaigne est celui de la relation véritable incarnée par l'amitié entre l'auteur et Etienne de La Boétie : « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* »¹²; « *nos âmes se sont mêlées et confondues l'une à l'autre* »¹³. Ici, la relation n'est pas circonstancielle mais existentielle et se caractérise par une reconnaissance mutuelle, une égalité fondamentale, une co-transformation, une intensité rare. Cette forme de relation ne relève pas du simple lien affectif, elle est co-constitutionnelle : l'ami devient celui par lequel le sujet se découvre lui-même. Ce registre du champ relationnel intensifié révèle le rapport de deux êtres dont le lien se définit davantage sur la concordance d'un mouvement relationnel partagé. La *relatiologie* exprime ce phénomène ainsi : « *le lien n'est pas ce qui relie des éléments déjà constitués ; il est ce à partir de quoi quelque chose de nouveau peut apparaître* ». L'amitié montaignienne correspond bien à ce niveau : elle constitue les identités, transforme les sujets, ouvre un espace relationnel où chacun devient autre : « *la dynamique relationnelle vivante à partir de laquelle émergent les positions, les affects, les significations et les actions* ».

Le troisième niveau de relation est le plus profond : la relation n'est plus un type de rapport humain mais la condition même de l'expérience ; la scène de la chatte citée précédemment en est l'expression la plus célèbre. Ici, le sujet n'est plus premier, l'expérience se construit dans l'interaction, la relation précède les termes. Ce n'est plus une relation humaine à proprement parler mais sa condition de réalité. En d'autres termes, le fondement révélé où « *le lien est une réalité première : il constitue le plan originnaire de l'expérience humaine* » ; « *Le réel n'est pas fait de choses mais de passages ; non de substances mais de transitions* ». Ce niveau relationnel montaignien trouve corrélation dans des axiomes fondamentaux de la *relatiologie* où le lien précède les entités, ouvre des temporalités, constitue l'expérience : le réel est relationnel avant d'être substantiel.

Transition

L'usage du terme *relatiologie* par Sophie Peytavin, bien que discret et non théorisé, révèle une intuition d'une portée remarquable : Montaigne ne pense pas seulement *dans* la relation, il pense *par* la relation. La philosophe met ainsi en lumière une pensée qui ne procède ni par abstraction ni par système mais par immersion dans le mouvement vivant des liens. Son analyse fait apparaître une dynamique relationnelle première, où la relation précède les entités, les traverse, les transforme et parfois même les constitue.

¹² *Les Essais*. I,28.

¹³ *Ibid.*

La *relatiologie* permet de formaliser cette intuition en lui donnant un cadre conceptuel et théorique. Là où Peytavin décrit la primauté de la relation, la *relatiologie* en propose l'axiomatique : « *le lien est réalité première* » ; « *le lien précède les entités* » ; « *le lien ouvre des temporalités qui n'existaient pas auparavant* ». La souplesse, la variation, l'alternance se profilent en *relatiologie* en structure polarisée : l'écart entre ouverture et stabilisation, la tension orientée, la désynchronisation constitutive du réel relationnel. Du maniement comme geste de contact, la *relatiologie* en révèle la portée ontologique : le présent comme opération du lien, point de tension où le mouvement devient forme et où la forme relance un mouvement.

Cette articulation permet une relecture profonde de Montaigne. Les Essais n'apparaissent plus seulement comme une exploration morale ou introspective, mais comme une véritable anthropologie relationnelle. Les relations ordinaires y apparaissent comme des formes stabilisées du lien ; l'amitié profonde comme un champ relationnel intensifié ; la scène de la chatte comme la manifestation la plus claire du lien comme réalité première. Montaigne, sans jamais le formuler conceptuellement, décrit déjà ses trois niveaux du lien que la *relatiologie* distingue et se propose de formaliser.

Ainsi, l'article de Sophie Peytavin ne se contente pas d'ouvrir une piste interprétative : il révèle un geste philosophique fort que la *relatiologie* se propose d'accompagner, d'élargir et de systématiser. En ce sens, la *relatiologie* ne surplombe en rien Montaigne mais prolonge son mouvement : elle offre un langage, une structure et une phénoménologie pour penser ce que Montaigne expérimente, décrit et incarne.

Loin d'être un simple emprunt terminologique, l'usage du mot *relatiologie* chez Peytavin ouvre un champ conceptuel nouveau : celui d'une épistémologie du lien où le réel n'est plus pensé à partir des entités mais des dynamiques qui les précèdent ; où la pensée n'est plus fondatrice mais greffée sur un lien en cours de formation ; où l'expérience humaine n'est plus comprise comme succession d'états mais comme modulation continue d'un mouvement relationnel.